

---

## Elle a les yeux d'un jardin en avril

Elle a les yeux d'un jardin en avril.

C'est un endroit quelque part dans l'enfance,  
Il y a la terre et son visage sur la bêche.

Elle tranche, arrache, arrache, tranche,  
Une journée au-devant du ciel.

Ses ongles emplis de sel, ma mère ne le dit pas,  
Se penche vers l'ombre de nos racines,  
Se penche au milieu de la phrase.

Un foulard entoure de laine  
Sa nuque éblouie de soleil.

Et blonde l'aventure de son regard.

Elle a les yeux d'un jardin en avril  
Et du ciel sur ses mains qui sentent bon.

Elle piétine les heures au bout du chemin  
Qui s'enfoncé.

S'enfoncé la mémoire qui  
Se cogne aux silex,  
Aux silex qui séparent les longues années,  
Que rien ne répare.

Elle, à la jointure du jour  
Son seau béant empli de mots usés,  
Son seau béant de fleurs fanées,  
Fanées, un même bouquet.

Elle a les yeux d'un jardin.

Un endroit de pierre bleue là-bas le ciel quand il se pose.  
Là-bas, c'est chez elle, veaux, arbres, luzerne et vent.  
Mais surtout la grande plaine et le hangar, des pissenlits,  
Tandis qu'elle s'en revient.  
Les auges où les bêtes viennent boire, tout essuyés de pluies nocturnes.  
Elle porte son tablier en étendard, elle porte, plus qu'on ne le devine, un chagrin oublié.

Elle donne son regard aux oiseaux.  
Les hivers ont durci ses paupières.  
A la moindre éclaircie,  
Elle s'attable aux étés à venir, va de petite besogne, Quelques œillets, des dahlias pourpres.  
Elle ramasse le plantin, renverse le ciel dans ses mains dorées, la pluie peut attendre.  
Repique et Coud.  
Le langage de ses gestes.

Elle,  
 A ses lèvres un nuage repose.  
 La maison tient debout encore,  
 L'évier blanc luit de peine, une ombre émaciée  
 Y soumet un doux désordre.  
 Elle,  
 Sur le pas assombri du jour,  
 Offre ses bras nus  
 A l'ouvrage qui trempe,  
 Vaiselle de la veille,  
 Mémoire domestique,  
 Eau sale qui s'écoule  
 En emportant le nuage.

Le vent clair a noué ses cheveux.  
 Sur son fil la lessive de drap blanc  
 Est un regard perdu.  
 Personne ne l'écoute chanter  
 Un rêve merveilleux.  
 Elle foule le silence  
 A pieds nus,  
 Obéissant jardin  
 Au linge odorant,  
 En chaque fleur  
 Ephémère et mortelle.

Elle vient à la table  
 Et c'est eux, à grandes assiettées,  
 Dans le soir qui descend  
 Sur la nappe cirée.  
 Un dimanche ou lundi  
 De lard froid  
 Et de vin menu.  
 Un soir  
 Où le soir n'a plus peur d'être soir,  
 Quand  
 Ses bras blancs  
 S'accordent  
 A la douce lumière.

Entre feu de brume  
 Et désordres joyeux,  
 La vie n'est pas une fête.  
 Tous les soirs,  
 Elle s'en parle dans la cuisine,  
 Dans le peu de silence  
 Qu'il lui reste.  
 Un oiseau nocturne  
 Couvre le bruit  
 Qu'elle fait en pleurant,  
 Ses larmes dans l'évier  
 Soupirent avec les épluchures.  
 Le couteau est tombé  
 Sur la plaie,  
 Elle crie  
 Mais personne ne l'entend.  
  
 La nuit n'est pas venue encore.

Un grand ciel froid  
 Se réconforte à la fenêtre.  
 On n'a pas vu le soleil rentrer,  
 Il pose sa main sur la carafe renversée,  
 Et sa chevelure est douce  
 Comme du bon pain.

Sur le quai du jour,  
 Elle attend.

Le jour a mis dans ses yeux  
 Une caravelle  
 Pour atteindre là-haut.

Elle marche en elle-même  
 Jusqu'à suivre le contour d'un nuage.

Elle s'essuie les yeux avec la pluie,  
 Le matin maigre qui s'avance  
 Au bord du talus  
 La regarde aller.

Les aubépines ont fleuri,  
 Mais rien n'a changé,  
 Que le vent placide  
 Qui tourne ses mèches  
 Et blondit la saison.

A belle étoile,  
 Elle divise l'horizon  
 En jours à venir.  
 Elle range sa mémoire dans le vieux livre  
 Qui tient dans sa tête.  
  
 Aux étables,  
 Les bêtes dorment et soupirent  
 Dans son dos.  
  
 Elle ferme la porte doucement  
 Sur un rêve brutal  
 Qu'elle a fait l'autre nuit.  
 Elle était à genoux  
 Cueillant en mauvaise herbe  
 Les regrets d'autrefois  
 Et ce chiendent  
 La fait sourire.

Elle descend parfois,  
 Dans la verte étendue  
 Qui ploie l'horizon,  
 Fardée de je ne sais quel vent  
 Qui lui rosit les joues.  
 Et l'on entend une alouette  
 Chanter le vieux refrain  
 De sa jeunesse.  
 Elle, petite fille, battant  
 La campagne,  
 Se souvenant des ronces  
 Et du canon,  
 Quand c'était la guerre,  
 Quand rien n'était  
 Que de vivre plus loin.

La nuit est entrée dans la maison  
 Comme une enfant malade.  
 Elle veut aller  
 Où s'épuise la clarté,  
 Près du vieux poêle.  
 Elle s'insinue,  
 Et ronfle sous la foyère.  
 Elle s'accorde  
 Au grondement sourd du charbon qui s'écroule  
 En petite meute.  
 Elle parle d'une même langue  
 Et ma mère l'entend,  
 Les yeux posés sur la braise.

Poème du jour.  
 Entre ses doigts calleux,  
 La fenêtre et le vent  
 Laissent voir  
 Une pensée recluse,  
 Quelque part dans le bleu de ses yeux.  
 Elle pique de petits grammes  
 De ce beau tissu  
 Acheté un soir d'hiver,  
 Elle pique  
 A voir courir le frisson  
 Sur sa peau nue  
 Et l'étoffe se vêtir  
 D'un rêve frileux.  
 Entre ses doigts calleux,  
 Demain se rassemble  
 A coups d'aiguille.

Rien ne tient droit  
 Les murs, la maison,  
 La vie qu'on rafistole.  
 Chaque matin le vent chasse dans sa tête  
 L'obscur raison,  
 Le paysage arrange une fleur nouvelle  
 Qu'elle feint de ramasser.  
 Son bouquet est joli,  
 Tant il n'existe pas,  
 Tant elle s'éloigne  
 En regardant se fissurer  
 La trompeuse éclaircie.

Elle met la maison  
 Par-dessus bord,  
 Le linge frais à la fenêtre,  
 Des oiseaux pour la regarder  
 Plier le drap  
 Dans le sens de la saison.  
 Elle oublie  
 La pluie d'hier.  
 A mains blanches,  
 Elle secoue  
 Le grand ciel paresseux.  
 Elle a fait tomber  
 Un nuage.



La joie est lointaine  
 Et son église attend,  
 Aux confins d'un été  
 De reflleurir ses tiges,  
 D'ouvrir ses longues hampes  
 Sur les soirs où il ne se passe rien.  
 Il n'est plus de bal  
 Ni de saison  
 Où ses cheveux portaient des rubans,  
 Quand elle allait,  
 Fille et femme au bras  
 D'un inconnu,  
 Quand elle allait,  
 Sur un pied espigle,  
 Nouer des notes de musique  
 A ses chevilles légères.  
  
 Il n'est plus de danser  
 Où rêver se souvient.

Sur la chaise cannée  
 Nos pieds et nos jambes  
 Luisent bon.  
 Elle nous essuie  
 Et c'est déjà le soir.  
 Le savon a glissé,  
 Un dernier rais de soleil  
 Se noie  
 Dans la bassine.  
 Ses cheveux ravaudent  
 Ses yeux clairs,  
 Son regard passe  
 Comme une épée.  
 De sa bouche  
 S'en vont  
 Les éclats  
 D'une journée.  
 Ma mère n'est plus  
 Que cette phrase qui penche  
 Au-dessus de nos têtes,  
 Un geste familier,  
 L'odeur fade de la serviette,  
 La nuit  
 Avant qu'elle ne soit nuit.

Son silence tient en un mot.  
 Il passe d'un visage à l'autre,  
 Fait le tour de la table,  
 S'assoit parmi nous,  
 Tous à le regarder.  
 Une étoffe rare,  
 Du samedi au lundi,  
 Parfois un jour de semaine,  
 Sous son chignon bien fait,  
 La figure des beaux jours,  
 Et puis après,  
 La vieille habitude.  
 Reprendre où la vie nous a laissés,  
 Apprendre  
 A se taire,  
 Pour ne rien retenir.

Il a fallu chercher  
 Jusque dans l'obscur  
 La trace de son corps,  
 Le bruit de ses lèvres,  
 L'azur perdu de son regard.  
 Il a fallu de l'aube au clair  
 Réparer son souffle,  
 Attacher le silence  
 Avec des liens de paille,  
 Là où elle n'était plus,  
 Dans cette longue ferme  
 Aux murs blancs  
 Comme de la poussière.

Il a fallu le temps et l'oubli  
 Pour la voir surgir  
 De nulle part.

Elle s'éloigne  
 Dans l'ombre bleue du soir,  
 Fait quelques pas dans l'oubli.  
 Son chignon bien haut  
 Ne compte qu'une épingle  
 Qui se met à briller  
 Quand y pose le regard.  
 Et plus elle avance,  
 Plus un météore  
 Traverse l'espace,  
 Les épaules nues  
 Et le cœur léger,  
 Tant il est de danser  
 Pour toujours.  
 Elle passe comme une énigme  
 Et sur le parquet en bois  
 Frappent ses talons,  
 Musique et biens,  
 Un orage de fête,  
 Un soir de bal.  
 Elle joue et revient,  
 Le chignon défait  
 Dans la passe étroite  
 Du petit jour.

Il me vient d'elle  
 Le grand espace oublié,  
 Quand la saison venait  
 Au-dessus de nos têtes,  
 Emplie de piafs et de cris  
 Sabotant le silence  
 De l'après-midi.  
 Il me vient l'échelle  
 Pour aller dans la grange  
 Sentir le foin  
 Et ses mains usées  
 Tirant sur la ficelle.  
 Une ombre habitait l'éclat  
 De ses yeux abimés ;  
 Elle s'enfuyait parfois,  
 Emportant les oiseaux, le vent,  
 Et sous les tuiles nous restions  
 A l'heure ardente,  
 Le cœur fleuri  
 Et la peau déchirée  
 De chardons,  
 Et de trèfles.

Nous avions l'auto  
 Comme carrosse.  
 Où la route filait,  
 Les bouquets d'arbres étaient nos amis,  
 Et le soleil un grand monsieur  
 Qui tirait son chapeau.  
 Vers la ville,  
 Des corbeaux s'enfuyaient,  
 Rasant les murs mornes  
 Et nos figures joyeuses.  
 Le pied sur l'accélérateur,  
 Elle disait une couleuvre  
 Et c'était l'aventure  
 Jusqu'au reste du jour,  
 Dans l'odeur du cuir  
 Et du vent,  
 A travers la vitre ouverte.  
 Les années ont filé  
 Comme l'auto  
 Entre les ormes  
 De la petite côte,  
 Si belle  
 Et si futile,  
 L'été de mes six ans.

Un peu de ce temps-là  
 Est resté accroché  
 Au vieux pull qui dort dans l'armoire,  
 Sa petite harmonie m'atteint  
 Des jours entiers,  
 Juste parce qu'il pleut  
 Et que mes yeux tombent par terre.  
 Sa fumée me pique le nez  
 Et la bouche.  
 Le champ pas encore moissonné  
 Avance vers moi  
 Son vieux visage  
 Recuit par le soleil,  
 Et le vent joue  
 En ouvrant des corridors  
 Entre les barbes joufflues.  
  
 C'est l'été,  
 Le temps de nos retrouvailles.  
  
 Il y avait toujours une fille  
 Qui avançait  
 Et qu'on voyait de loin  
 Comme l'évidence d'un voyage,  
 Le cheveu noir  
 Et la bouche rare d'un coquelicot,  
 Belle à couper le souffle  
 De mes dix-sept ans.  
  
 Un peu de ce temps-là  
 Ramasse les azurs  
 Dans mes yeux troués.

Un temps à tuer les mouches  
 S'en est allé avec toi.  
 Dans ta main refermée  
 L'hypothèse d'un crime organisé,  
 Et jusque dans l'œil  
 La belle idée noire  
 Se défenestre.  
 Derrière le mur en crépi,  
 Elles tombent toutes,  
 Villaines comme la mort.  
 Le bourreau de ta main  
 Les regarde  
 Ne plus s'envoler.

Le temps est passé  
 Comme les mouches  
 En zigzaguant  
 Les yeux bandés  
 Par l'agonie,  
 Un jour d'été.

Dans la nuit verte,  
 Je l'ai vue partir,  
 Bien des fois, en tournant la page,  
 En bas, il restait nous autres,  
 Sur le point de crier  
 Et la mésange cruelle.

Il y avait dans le vent  
 La chanson d'un vieil avril  
 Qui nous parlait d'elle  
 Comme l'on parle du tonnerre,  
 Et puis plus rien,  
 Que l'abondance de n'en plus rien  
 Savoir.

Longtemps ne peut se résoudre  
 A l'oublier  
 Dans la broussaille étrange  
 D'une nuit avortée,  
 Où sa quelque partance  
 Ne sait plus où aller.

A moins qu'un presque songe  
 Ne la retrouve.

Elle s'apprête,  
 Je n'entends qu'un souffle,  
 Il remue tout dans la maison,  
 Le voilage même  
 Lui ressemble.  
 A la fenêtre,  
 Un oiseau sans rubans  
 Et sans maquillage  
 Restaure le mastic écaillé.  
 Il fera beau  
 Jusqu'au soir,  
 D'un seul trait de lumière,  
 Il fera beau  
 Comme on entend le ciel  
 Le raconter partout.  
 Et dans sa main qui s'accroche au rideau,  
 Je vois des oiseaux s'envoler,  
 La fenêtre a parlé la première  
 Et sa voix est si douce.

Souvent elle allait,  
 Souvent les carreaux du tablier  
 Dans toute la maison  
 Etaient l'algèbre qu'il nous fallait  
 Apprendre,  
 Souvent les signes se croisaient,  
  
 Mère sarabande.  
 Nous nous accordions à la vitesse  
 De son pas,  
 Nous nous accordions un peu,  
 Les yeux tournés vers l'infini.  
  
 Encore, elle nous regarde,  
 Dans l'espace bleu du tablier,  
 Je suis parti l'attendre,  
 Je compte les carreaux  
 Comme les grains d'une lumière  
 Perdue.

Elle nous ramenait sa chanson,  
 Cela faisait un jour heureux  
 Au milieu des semaines.  
 Derrière la vitre  
 Le cafard s'enfuyait  
 Et nous aimions ses jambes  
 Longues et fines  
 Comme les couplets.

Les oiseaux écoutaient,  
 L'œil distraît  
 Cette aguicheuse de silence  
 Qui leur faisait de l'ombre.

Une chanson bleue  
 Qui courait,  
 Telle une avoine  
 Effrayée par le vent.

Longtemps après  
 La maison s'en souvient,  
 Mais les oiseaux ne sont plus là.

Dans le levain des jours,  
 Tout est resté,  
 La vieille odeur  
 Comme une personne  
 Que l'on a aimée,  
 Le fourneau malaisé  
 Et dessus,  
 La pâte un peu trop cuite.  
 Il y en a pour dix  
 Et pour cent,  
 A bords épais,  
 Alignées sur leur planche,  
 Tartes de saison  
 Ou pas.  
 Ma mère, aux longues heures  
 Du dimanche,  
 N'en tire pas gloire.  
 Seul, le couteau tranche  
 Et rassure.  
 Son trait va droit,  
 Quartier après quartier,  
 D'un coup de lame qui sourit  
 Sans trouver l'issue  
 De ce petit temps d'éternité.

A grande eau, elle faisait briller le trottoir,  
 La maison, chaque objet lavé laissait paraître  
 Son âme.  
 Portes ouvertes, une odeur de lessive échappait  
 Vers autre part, vive et silencieuse,  
 Comme un songe éveillé.  
 Elle pressait l'éponge comme on pose un soupir  
 Sur la table.

Un bouquet de marguerites frémissait dans son vase,  
 Au vent léger.

Partir à l'instant n'aurait rien changé,  
 Qu'à aigrir davantage l'eau du rinçage  
 Où ses belles mains trempaient  
 Comme carpes solitaires  
 Dans leur étang glacé.

Certains jours,  
 Je veux dire la vie entière,  
 Elle est du grain à moudre,  
 Le soleil et le vent,  
 La course des nuages,  
 Parfois rien,  
 Une étoile tombée du ciel  
 Cherchant sa lumière.

Certains jours,  
 Je l'attends derrière la fenêtre.

Dehors, il pleut.



Son âme est bleue  
 Comme un papillon vivant,  
 L'été n'a brûlé que ses ailes.  
 Elle est passée par là,  
 Sa robe frôle le vent  
 Et l'herbe douce du chemin  
 La retient,  
 Captive de l'instant.  
 Elle s'est perdue  
 A se trouver,  
 Et dans l'immensité  
 Sa voix résonne  
 D'hier à aujourd'hui.  
 Son âme est bleue  
 Et même l'azur n'en revient pas  
 De cette autre silencieuse  
 Qui la regarde  
 Et se pose  
 A l'autre bout du jardin.  
 L'éternité lui sourit.

La pièce à vivre,  
 On peut y rire ou se taire,  
 Ecouter le chant tardif d'un oiseau,  
 Laisser grouiller l'orage,  
 Manger avec les doigts,  
 Léchér la cuillère,  
 Et fermer les yeux  
 Sur la nuit.  
 Le papier décollé  
 Raconte d'anciennes saisons,  
 Le chien ronfle  
 Tandis qu'il rêve.  
 Ma mère a roulé la tarte,  
 La télé s'est tue,  
 Le monde a fermé boutique.  
 Elle ajoute les fruits.  
 Ca sent l'hiver déjà,  
 La vieille grille gémit dans la cour.  
 Dehors le jour  
 Se défenestre.

Chez elle, ça sent la lessive  
 Et le bois ciré.  
 Aux fenêtres, la clarté danse  
 Mais n'entre pas.  
 Sur le buffet,  
 Sa photo se tient à l'étroit.  
 Depuis qu'elle s'est mariée,  
 A ses paupières rougies,  
 Un peu de ce temps-là est resté accroché,  
 Et il demeure.  
  
 Le sol brille,  
 On dirait dimanche.  
 Elle a ramassé l'azur  
 Avec les oiseaux.  
  
 A nouveau sa voix chante,  
 A nouveau elle traverse la maison.

Les bêtes sont parties,  
 Les carottes du jardin ont pris la place,  
 Une place forte,  
 Parmi les cageots remplis.  
  
 Elle repique une pensée, puis une autre,  
 Ses yeux n'atteignent nulle part,  
 Et c'est un joli royaume  
 Où se glisse un vieux chat curieux.  
  
 Sous une toile, des fruits secs,  
 Ils murmurent dans sa paume la chanson du vent,  
 Quand l'été capitule,  
 Quand rien n'est plus que le ciel atténué de septembre.  
 Un grand silence bleu a parlé le premier,  
 Mais personne ne l'écoute.

Quel chemin a-t-elle pris,  
 Par quels branchages est-elle passée,  
 A quelles épines s'est-elle écorchée les mollets,  
 Quand jeune encore,  
 On ne remarquait d'elle qu'une ombre fugace ?  
 Dans la plaine où sont les blés  
 Est passé mon père.  
 Par les champs, ils sont allés,  
 La peine de ma mère,  
 Le tombeau de mon père.  
 Le ciel d'été a couru pour les rattraper.  
 Essoufflée, elle l'a embrassé.  
 Depuis, les blés ont poussé.  
 Emportant leur sillon unique  
 Jusqu'aux portes de l'orage.

Elle a les yeux du lendemain,  
 Et,  
 Dans le jour qui vient,  
 Passe une rivière miroitante.  
 Chaque reflet lui est promesse.  
 Et puis les ombres s'en vont dîner ailleurs,  
 Dans les confins où elle n'existe plus.  
 Il y aura du grain et de l'ivresse,  
 Un fatras de dorures et d'illusions.  
 Elle se souvient de l'avenir,  
 Chaque fois qu'elle ferme les yeux.  
 Son sommeil illumine  
 De toute la beauté du chagrin.

Une petite lumière juste pour eux,  
 Fleur d'abat-jour, le salon étroit,  
 Et la nuit devant.

Il regarde ses mains inutiles,  
 Ma mère coud du galon, le vent se tait,  
 Les étoiles sont parties.

C'est peut-être un dimanche,  
 L'odeur de la solitude rôde,  
 Elle retrousse les narines,  
 Se pique au sang.  
 Rien n'est visible,  
 Même le chien qui n'aboie plus,  
 Le tissu s'allonge,  
 Les heures filent.

Mon père a fermé les yeux.

De rude éternité, ils s'observent,  
 Ne se voient plus tout-à-fait,  
 Retiennent une parole,  
 Puis une autre.

Une vieille pluie les attend  
 Avant de rentrer dans la maison.  
 Elle secoue ses cheveux,  
 Il écoute pleuvoir.

Le vent a les yeux noirs.  
 C'est une fois encore  
 Avant que la nuit ne tombe.  
 Le chat s'est sauvé.

Là-haut, dans la gouttière,  
 Un reflet agonise.  
 Mais de quelle lumière ?

Parfois le jardin s'assemble sous ses yeux,  
 Elle avance entre les poireaux,  
 Se courbe comme une azalée au soleil,  
 Les deux pieds dans la terre,  
 Emiette son trophée.  
 Un merle est tombé du ciel.  
 Sans un cri.  
 Il transporte sa tâche sombre  
 Entre les rangées.  
 Ma mère ne le voit pas.  
 Elle relève son seau,  
 Et s'éloigne d'un pas lourd.  
 L'été s'essaie une dernière fois,  
 Il traverse le talus,  
 Piétine les vieilles ronces,  
 Sautte dans les flaques.  
 L'ombre n'est plus qu'une tisane tiède.  
 A l'épaule du soir, elle s'appuie.  
 D'une main, elle porte le seau rempli  
 Et, de l'autre, trois dahlias pourpres.  
 A son passage, le vieux pêne  
 A oublié de grincer.

Dernier fragment d'été, le vent a froid,  
 Les champs regardent ailleurs,  
 Une autre saison.  
 Elle a mis un pied à terre,  
 Ne plus enfourcher le vélo,  
 Elle rentre.  
 Les années se signent,  
 Passé la petite chapelle,  
 Le chemin va plus droit.  
 Ses yeux dissimulent une vieille peine,  
 Ils sont secs comme les barbes oubliées,  
 Penchés comme les sureaux,  
 Froids comme le bec des moineaux.  
 Tant de petit bois.  
 Le jour fume sa propre lenteur.  
 La ferme a rapetissé,  
 Le jardin se retire,  
 Les portes se ressoudent,  
 Le chien aboie de solitude.  
 Il n'a pas vu ma mère,  
 Ni remarqué le vieux tracteur  
 Rangé sous le hangar.  
 Le ciel ne dit rien,  
 Il n'apprend qu'à se taire.  
 Et c'est une belle rencontre  
 Avant que la nuit vienne.

Elle va  
 De la plaine au vent,  
 Elle tire sa vieille ombre  
 Comme une avoine  
 Trop mûre.  
 Elle la pose parfois  
 Au bord de l'étable,  
 Elle écoute les bêtes,  
 Leur haleine  
 Jusqu'à demain.  
 Il manque  
 De leur parler  
 Et qu'elles vous répondent,  
 Il manque la fin du jour,  
 Dans des draps souples,  
 Un sommeil idéal  
 Qu'elle n'a plus.  
 Elle va  
 Du lit à l'insomnie,  
 Du sommeil à l'oubli.  
 Il manque un peu de foin  
 Et de s'étendre là  
 Pour toujours.

Toute la grande nuit,  
 Elle a compté sur ses doigts.  
 Au fond, dans l'étable,  
 Un grouillement de vie sonore,  
 La mère et ses petits,  
 Grande flaque blanche sous la lune,  
 Elle a paillé brièvement.  
 C'est comme ça,  
 Et puis elle a soufflé,  
 Le corps qui ronchonne.  
 S'est levée,  
 A regagné la maison en paix.  
 Elle reviendra après la tétée.  
 Elle reviendra.  
 La mère et ses petits,  
 Douze porcelets,  
 Douze vivants.  
 La lune en sourit.

Là-haut sur la commode qui sent si bien la cire,  
 Si bien les poires tièdes cueillies dans l'arbre,  
 Si bien son tablier,  
 Un grain de poussière dorée.  
 Elle a laissé le chiffon  
 Et toutes les affaires.  
 Elle a laissé le temps se retenir un peu.  
 Il attend qu'elle pose le saphir.  
 D'une voix claire, la dame en jaune et bleu  
 Brusque le vieux silence.  
 Elles s'accompagnent l'une l'autre.  
 La vie enchante.  
 Brièvement.  
 Le chiffon la regarde.  
 La plus belle pour aller danser.  
 Puis, de moins en moins.1

Les bruits du ciel l'ont éveillée.  
 Derrière le panneau en bois,  
 Un long hiver se profile.  
 Elle va au feu,  
 Y jette les restes d'hier  
 Et ça brûle joliment.  
 Elle s'y réchauffe,  
 Un vieux souvenir fait une flammèche  
 Puis s'écroule.  
 Elle respire la fumée,  
 Et toute la vie revient.  
 Elle s'écoute,  
 De ce temps encore où elle était libre,  
 Où elle courait derrière l'azur,  
 Où rien ne manquait de la joie.

Veste noire,  
 Tout le reste est fond blanc,  
 Image après image,  
 Le monde la frôle,  
 Juste un souffle.  
 La voix s'insinue,  
 Emplit le petit salon,  
 Traverse les rideaux,  
 Elle est ce quelque peu à dire,  
 Une parole réservée.  
 Sur la table le vin renversé.  
 La nuit sera claire.  
 Les mots sont inutiles ou alors  
 Ils ont tort.  
 Seule ensemble.  
 Elle saisit la nappe et les verres.  
 Eteint la télé.  
 Rien ne résonne  
 Que les pas de son homme dans la cour.  
 Veste de travers.

Bleu impassible.  
 La vieille terre l'observe de loin.  
 Elle a choisi ce jardin silencieux.  
 Des mouches aux carreaux.  
 La solitude a de beaux yeux.  
 Ce matin, le soleil a fait quelques pas  
 Dans la chambre.  
 Elle repose.  
 Sourit parfois aux oiseaux.  
 Ecarte le drap.  
 L'horizon enferme ses plis  
 Autour de son cou blanc.  
 Dernière neige.  
 Une chambre et rien au-dehors.  
 Chambre 109.  
 Ma mère et rien au-dehors.



Elle a le vieil âge comme on découvre un chemin oublié.  
 De ses bras alourdis, elle écarte les branches,  
 S'arrête et souffle.  
 Elle a perdu son chagrin  
 Comme on laisse tomber un mouchoir.  
 Elle taille l'horizon d'un regard bref,  
 Y passe la main comme on soulève un voile.  
 Elle recoud sa mémoire  
 Pour mieux se souvenir de l'avenir.  
 Il fait un peu froid.  
 Elle reste là.  
 Il n'y a plus aucune porte à ouvrir.  
 Le ciel la prend dans ses bras.  
 Elle se sent légère.  
 Cela fait si loin.  
 Si loin.

Elle observe la nuit tomber.  
 Comme tant d'autres.  
 Elle ne sait plus les compter.  
 Des froides, des dorées,  
 Des noires, des sans brume,  
 Des longues, des trop courtes.  
 Elle rassemble son regard.  
 La cour est déserte.  
 Quelqu'un n'est pas venu.  
 A laissé grandir le vide,  
 L'absence.  
 Une fleur bleue dans un vase  
 Chuchote un bref poème.  
 Que personne n'écoute.  
 Elle a fermé les yeux.  
 Il devient tard.  
 Elle est entrée dans une forêt.  
 Une ombre parmi les ombres.  
 Elle chevauche le néant.  
 Le vent tourne la cime des arbres  
 Vers ses yeux éteints.  
 La cherche longtemps encore.  
 Elle est passée par le village.  
 C'est beau comme hier.  
 Il n'y a plus qu'un seul printemps.  
 Il s'ouvre devant elle.  
 Il veut vivre encore.  
 Ma mère le prend dans ses bras  
 Et l'étreint.  
 Ils caracolent ensemble.  
 A nouveau, ses yeux brillent.  
 Ceux d'un jardin en avril.  
 Un simple jardin.  
 Une poignée de terre.

